

## TU AIMERAS TON PROCHAIN COMME TOI-MEME

(Vaykra 19,18)

« *Exagération, car le cœur humain ne peut aimer son prochain comme il s'aime lui-même* ».

Tels sont les propos du Ramban, dans son commentaire sur ce verset de la thora. Ainsi, pour le Ramban, ce verset n'est pas à comprendre littéralement, il demande une interprétation.

En revanche, dans son livre de loi, le Rambam tranche (Yad Hah'azakah, Hilh'ot Déoth, Chap. 6, 3): *Il est prescrit d'aimer tout un chacun d'Israël comme soi même*. Pour le Rambam, ce verset est donc à comprendre littéralement. A priori, la raison est de son côté, car il est extrêmement rare qu'un précepte de la thora soit une métaphore ou une exagération. Pour les exceptions de ce genre, tel le précepte « œil pour œil », la transmission nous le fait savoir. Pourquoi alors le Ramban rejette-t-il aussi facilement le sens littéral de ce verset ?

Inversement, la compréhension littérale du verset soutenue par le Rambam, paraît difficilement compréhensible ! Comment ne pas être sensible à ce que dit le Ramban ! Comment est-il possible d'aimer l'autre comme soi même ! Peut-on réussir un tel défi ? D'ailleurs, de nombreux philosophes et psychanalystes ont trouvé cette loi insensée, ce qui pourrait témoigner du fait que le bon sens serait du côté du Ramban.

Kant (métaphysique des mœurs, 1ere section, 13) dit : « *C'est ainsi sans aucun doute qu'il faut entendre les passages de l'Écriture, en effet l'amour comme inclination ne se commande pas, ... mais faire le bien par devoir... c'est donc là un amour pratique et non un amour pathologique, ... et cet amour est le seul qui puisse être commandé* ». Ce verset, pour Kant, ne nous commande pas d'aimer l'autre comme soi même, mais de faire du bien à l'autre par devoir, ce qu'il nomme « amour pratique ». Si Kant propose d'interpréter le devoir d'aimer par un devoir d'« amour pratique », expression pour le moins paradoxale, il n'explique pas ce que veut dire le « comme toi-même » du verset. Toutefois, pour une raison certes différente du Ramban, il arrive à la même conclusion : ce verset ne peut nous dire d'aimer notre prochain comme soi-même.

Freud, (Malaise dans la culture, 5e chapitre) dit à propos de cette loi : « *Adoptons envers elle une attitude naïve... Nous ne pouvons alors réprimer un sentiment de surprise et de déconcertement. Pourquoi devrions-nous l'aimer ? En quoi cela nous aiderai-il ? Mais avant tout, comment mettrons-nous cela en pratique ? Comment cela nous sera-t-il possible ? Mon amour est quelque chose qui m'est précieux, je n'ai pas le droit de le rejeter sans en rendre compte... s'il m'est étranger, il me sera difficile de l'aimer. A quoi bon un précepte à l'allure si solennel, si son accomplissement ne peut se recommander de la raison ?* ». Freud continue un peu plus loin : « *L'homme est un loup pour l'homme, qui donc, d'après toutes les expériences de la vie et de l'histoire a le courage de contester cette maxime ?... L'existence à ce penchant à l'agression que nous pouvons ressentir en nous même, et présupposons à bon droit chez l'autre, est le facteur qui perturbe notre rapport au prochain... aimer le prochain comme soi même, qui se justifie effectivement par le fait que rien d'autre ne va autant à contre-courant de la nature humaine originelle* ». Pour Freud, ce que nous demande ce verset

n'est pas acceptable non seulement d'un point de vue rationnel mais aussi du point de vue psychologique. Il soutient que cette loi est insoutenable et impossible puisque l'homme a un penchant naturel à l'agression.

Avant de déclarer cette loi exagérée, comme Ramban, ou d'accepter son sens littéral, questionnons de nouveau ce que dit le verset.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Pour comprendre ce précepte nous devons nous demander de quelle manière est-ce que nous nous aimons nous même, et ainsi nous saurons quel est l'amour qu'il faudrait prodiguer à notre prochain, l'amour que l'on se porte étant la référence de celui exigé pour le prochain.

L'amour est un concept et un sentiment très vague, en raison de ses nombreux sens. Nous utilisons ce terme pour des domaines de genres et de natures très différents. De même, la torah emploie ce terme dans différentes situations, et à chaque occurrence son contenu se modifie. Car nous n'aimons pas la nourriture comme nous aimons une femme, ni un roi comme on aime son enfant. Et pourtant c'est le même terme que la torah utilise dans tous ces cas. Sachant que ce terme recèle des significations différentes, chaque fois que la torah nous exige d'aimer, elle est contrainte de préciser le type d'amour requis. Par exemple, lorsqu'elle ordonne d'aimer notre créateur, elle formule le précepte comme ceci : « de tout ton cœur, de toute ton âme, de tous tes biens ». Elle exige donc un amour fort et puissant. Il faut aimer son créateur d'un amour démesuré, exagéré, comme le Rambam le décrit si bien (10<sup>e</sup> chapitre des lois de la techouva) : *« Il faut aimer Dieu d'un grand amour et d'une force telle que notre âme dépende de notre amour pour Dieu et qu'elle soit obnubilée par cet amour tout le temps, comme un malade d'amour pour une femme dont l'esprit n'a plus de liberté, qui penserait à elle toujours, matin midi et soir, plus grand encore doit être l'amour pour Dieu dans le cœur de celui qui l'aime, il y pense continuellement tel qu'il est prescrit : « de tout ton cœur et de toute ton âme » ».*

Au sujet du prochain, la torah précise que l'amour exigé est celui que nous avons pour nous-même. L'amour pour notre créateur doit emplir tout notre cœur tandis que l'amour pour notre prochain doit être l'égal de celui que nous éprouvons pour nous même.

Interrogeons donc notre amour-propre, puisqu'il est le critère de l'amour du prochain.

A priori, personne ne s'aime d'un amour démesuré. D'ailleurs, pour donner un exemple d'amour démesuré, le Rambam ne cite pas l'amour d'un homme pour lui-même, mais plutôt celui d'un homme pour une femme.

Pour commencer, je pense que, dans l'amour que l'on se porte, il faut distinguer deux catégories. Il y a tout d'abord la volonté de penser à soi, à son bien, qui nous conduit à entreprendre des actions dans le but de s'enrichir en fonction de notre intérêt. Donc en premier lieu, lorsque nous disons que nous nous aimons, nous voulons simplement dire que nous pensons à notre intérêt et à notre bien. Il est certain qu'il ne s'agit pas de cela dans ce verset, car il est impossible de considérer le bien et l'intérêt d'autrui avec le même intérêt que nous le faisons pour nous même. De plus, comment connaîtrions-nous le bien de l'autre autant que nous connaissons le nôtre ? Je pense que c'est la raison pour laquelle, ayant compris ainsi l'amour prescrit par le verset, Ramban a refusé de l'entendre dans son sens littéral.

Mais il existe une autre façon d'appréhender l'amour que nous portons à nous-même.

Interrogeons et analysons ce qu'un homme aime tant chez lui-même. Tout d'abord, est-il assuré que nous nous aimons ? En réfléchissant honnêtement, nous nous apercevons que ce n'est pas exactement soi-même que nous aimons, mais plutôt une représentation que nous avons de nous, ou que nous voulons et espérons un jour atteindre. Nous savons tous qu'en réalité, nous sommes bourrés de défauts, de manques et d'erreurs, et qu'il y a beaucoup de chemin à parcourir avant d'arriver à ce que nous espérons être, médecin ou rabbin, gentil ou généreux,... Nous aimons en nous l'image de ce que nous cherchons à devenir. Nous ne nous aimons pas tels que nous sommes, comme le témoignent les efforts fournis à tout instant pour s'améliorer, mais tels que nous aimerions être dans nos actions et dans la vie que nous menons. Ainsi, il n'est pas exact de dire littéralement que nous nous aimons.

Il est étonnant de constater que ce qui nous questionne et qui questionne tous ceux qui ont réagi à ce verset est : Comment est-il possible d'aimer l'autre comme soi-même ? Alors qu'il fallait plutôt questionner l'évidence selon laquelle nous sommes censés nous aimer nous-mêmes plus que l'autre ? Comme s'il était évident pour tout le monde qu'il est naturel et normal de s'aimer à ce point ? Que cache cette ellipse ? Ne serait-il pas plus judicieux de se demander quelles bonnes raisons avons-nous de nous aimer ? Que sommes-nous pour avoir tant d'estime pour nous-même ? Qu'avons-nous que ne possède pas l'autre ? Ou qu'avons-nous de mieux que l'autre ?

En approfondissant davantage, nous pouvons constater que chacun est plus ou moins conscient de sa mortalité et de sa fin misérable. Selon Rambam, lorsque nous nous intéressons à ce qui nous entoure, et que nous tournons notre esprit vers notre créateur, nous nous considérons immédiatement comme étant un « *ustensile rempli de honte, vide et manquant* ». Nous accédons à ce jugement sur nous-même (tel que Rambam le décrit dans les premiers chapitres du « livre de la Connaissance ») en observant l'immensité du monde et la relativité de notre existence ; mais il est également possible de s'en rendre compte par notre contact quotidien avec le réel. Combien est-il difficile d'atteindre nos ambitions, combien est-il difficile de changer et d'améliorer certains de nos comportements et notre caractère, quand bien même nous le désirons fortement ? En deux mots, combien sommes-nous limités ?

Toutefois, même en connaissant nos limites et nos faiblesses, malgré ce constat établi par l'entendement et par notre confrontation au réel, nous persévérons et continuons nos activités. Nul ne s'arrête et ne s'enferme du fait de cette triste vérité qui crie notre impuissance et nos limites. Et chacun croit bien davantage en lui-même que ce que la réalité lui renvoie. Sûrement préférons-nous nous illusionner plutôt que de vivre avec le fait que « *l'espérance de l'homme c'est la vermine* » (traité des pères 4.4). Nous rentrons le soir, sachant qu'encore une fois nous avons échoué et combien peu nous avons avancé, mais nous nous levons malgré tout le lendemain et tentons une nouvelle fois notre chance.

En résumé, s'aimer signifie croire en soi-même. Nul, ne se condamne, nous croyons plutôt qu'il y a un sens dans ce que nous faisons et nous croyons que nous pouvons bouger et changer des choses en nous. Cette confiance, cette croyance en nous est le fondement et la base de notre amour, et c'est ce qu'exige de nous la torah envers notre prochain. Il s'agit de ne pas le considérer comme définitivement faible et limité, ne pas le renvoyer à la petitesse de sa réalité, mais il faut l'aimer, c'est-à-dire croire en lui, de la même manière que nous croyons en nous-même.

On pourrait se demander d'où vient cette croyance que nous avons en nous-même, quel est son fondement ? Pourquoi croyons-nous en nous-même, par exemple pourquoi

pensons-nous avoir le pouvoir de changer ? Quelle est la source de ce fondement de l'existence ? N'est-ce qu'une simple histoire que nous nous racontons, qui n'a aucun fondement légitime et auquel nous aurions cependant besoin de croire pour pouvoir agir ? Ou bien cette croyance a-t-elle un appui solide et réel ? Je laisse la question ouverte. Il se peut que, lorsque nos maîtres parlent du danger d'étudier le *Maassé Mercavah*, ils fassent allusion au problème que nous pointons ici ; car, comme le dit Rambam, plus on s'approche des idées profondes et d'une conception vraie du créateur, plus on se rend compte de notre insignifiance. Mais qui peut supporter de se voir insignifiant et pourtant persévérer dans son activité, sans sombrer dans la folie ?

Toutefois, à travers ce verset, la torah parle de cette croyance que nous avons en nous-mêmes, et ne la discrédite pas. Au contraire, elle ordonne que chacun aime son prochain comme lui-même. Il est donc évident pour la torah qu'un homme s'aime, et la torah admet et reconnaît cet amour pour soi-même. Seulement, elle exige cet amour aussi pour l'autre. La torah reconnaît et ne voit aucun problème à ce que l'homme s'aime et croie en lui, seulement elle nous invite à porter aussi ce regard sur autrui.

Le Rambam dit: *il est commandé d'aimer tout un chacun d'Israël comme son corps*. Tandis que le Ramban parle d'aimer l'autre comme son âme. Cette nuance est peut-être importante, car nul n'aime passionnément son corps, sachant que celui-ci est périssable et finira dans la terre. Cependant, nous y faisons attention, nous nous habillons, nous nous lavons. Autrement dit, nous sommes proches de notre corps et nous ne le laissons pas tel que la réalité nous l'a donné. Nul ne sort nu. Le rapport que nous entretenons avec notre corps n'est ni un amour fou ni un délaissement, et c'est à cela que doit ressembler notre amour pour chacun d'Israël. Ne pas le voir tel qu'il est, mais l'habiller, autant que nous le faisons pour nous-mêmes. Tel est le contenu, à mon avis, des propos du Rambam.

A la question : « Comment accomplir ce précepte », « comment le mettre en pratique », Rambam répond : *C'est pour cela qu'il faut faire l'éloge de son prochain et être attentionné à son argent et ses biens, comme nous sommes attentionné à notre argent et désirons notre respect*. Voici de quelle manière il est possible de juger si nous appliquons cette loi comme il convient : faisons-nous ses louanges et avons-nous égard à ses biens ? De même, c'est en observant les vertus de notre prochain et en apprenant à prendre en considération ce qui lui appartient, que nous parviendrons à l'aimer et à lui accorder la même considération qu'à nous-mêmes.

A travers cette loi, nos maîtres apprennent l'obligation de réjouir les jeunes mariés, de consoler l'endeuillé etc. Car dans chaque situation où un Israël vit un moment de doute, un moment où la question « vais-je réussir » se pose, à chaque fois donc que l'un d'entre nous a besoin de confiance, nous devons lui venir en aide, de sorte qu'il sente qu'on croit en lui.

En conclusion, aimer son prochain signifie croire en lui, croire en ses possibilités. Je pense que la torah nous prescrit cette loi pour la simple raison qu'il est effectivement possible pour tout un chacun de changer et de s'améliorer. Ne pas aimer son prochain, le réduire à ce qu'il est présentement sans croire en sa possibilité d'évolution n'est pas simplement un problème moral, c'est aussi et avant tout un problème de jugement. Car il est faux de penser que l'autre ne peut pas changer, autant qu'il est faux de penser que nous ne sommes pas libres.